

LE DERNIER SILLON

Assis au pied d'un des grands peupliers qui bordent le champ où son frère conduisait la charrette, André Carvin, pour la première fois depuis son retour au pays, sentait une vigueur nouvelle animer son corps, amaigri par les privations, épuisé par les fatigues de la campagne. A travers le drap épais de sa capote d'ordonnance, les rayons du soleil, longtemps cachés pendant une série de jours brumeux, l'enveloppaient d'une caresse tiède. Sous l'influence de l'air vif et comme savoureux qu'il aspirait à pleins poumons, le sang, battant plus vite dans ses artères, mettait un peu de rose à ses joues encore creuses, malgré les soins prodigués depuis son arrivée chez ses parents.

Presque ébloui par la clarté intense de cette lumineuse journée, il ne suivait plus que d'un regard distrait les progrès du travail régulier du labourneur.

Tout entier à la douceur de sentir ses forces revenir, de contempler encore ce paysage dont les moindres détails, plis de terrain, silhouettes d'arbres ou de buisson, lui étaient familiers, lui rappelaient un souvenir de son enfance vécue sur ce coin de terre, André savourait avec délices la joie de se retrouver au milieu de toutes ces choses qu'il avait crainé de ne revoir jamais. Et plongé dans une sorte de béatitude il revivait par la pensée les multiples péripéties de ses deux années de service que sa mémoire retraçait avec une fidélité surprenante, lui rappelant non seulement les paroles entendues, les faits observés, mais jusqu'aux dimensions, aux couleurs des choses, aux divers aspects des contrées

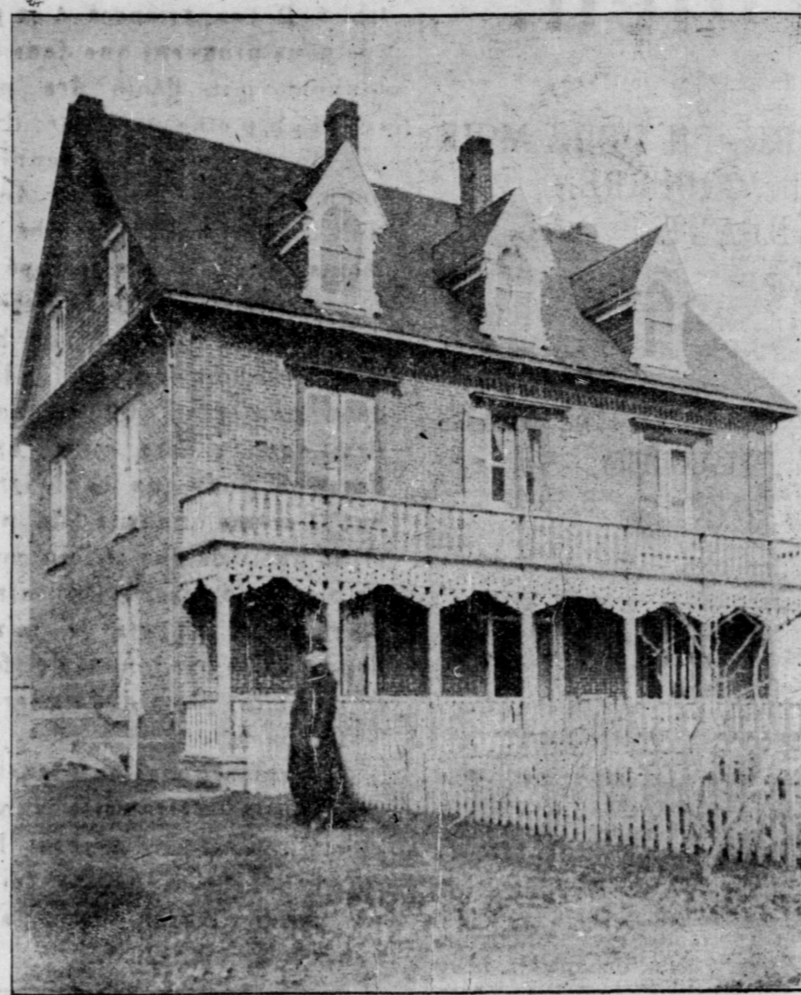
velles pour lui ; le défilé en allant au port sous une pluie de fleurs, l'embarquement et le long voyage à bord de ce grand piquet où les fatigues d'une traversée pénible, rendues plus dures par l'entassement des hommes dans les entreponts aménagés, n'avaient cependant pas diminué leur enthousiasme.

Il se rappelait l'arrivée à Madagascar, l'émotion à tous en voyant apparaître peu à peu cette terre où ils brûlaient de descendre, les détails du débarquement mal organisé, les bêtes de somme jetées à la mer par-dessus bord et happées par les requins, dont la bande sinistre rôdait sans cesse autour du bateau, pendant ces mortelles journées passées en vue de terre sur le navire immobile, véritable prison aux murailles de tôle, qu'un soleil implacable transformait en fournaise.

Mais que tout cela était peu de chose auprès des misères endurées au cours de la marche vers l'intérieur de l'île !

D'abord, André Carvin avait échappé à la fièvre qui, dès les premiers jours décima les troupes à la suite des marches faites au milieu des marécages de la côte. Accoutumé dès l'enfance aux rudes travaux des champs, son corps, endurci par des labeurs pénibles, offrait plus de résistance au mal qui moissonnait tant de jeunes hommes le long de cette route maudite, construite par nos soldats. Mais, ensuite comme tous les autres, il ressentit les effets des miasmes que la pioche des travailleurs faisait dégager de ce sol empoisonné.

Malgré le temps écoulé, André se rappelait son angoisse en se voyant terrassé à son tour par le mal qui s'empara de lui pendant les journées passées à l'hôpital encombré de médicaments,



PRESBYTERE DE TIGNISH

sans les horreurs de cette traversée de retour, sur ce paquebot bondé de malades, où l'on n'entendait que des plaintes, où, presque chaque jour on jetait un corps à la mer. Quelle différence avec le premier voyage ! Combien parmi ceux, partis pleins d'espoir comme lui dormaient maintenant sur cette terre de mort ou au fond de cette mer bleue, dans laquelle se jouait toujours la bande des requins voraces !

Aussi quand après le débarquement, le médecin inspecteur le porta sur la liste des hommes à renvoyer sans retard dans leurs familles, André parut s'éveiller d'un cauchemar affreux. C'est qu'en effet il se sentait perdra cette fois s'il tardait plus longtemps à respirer l'air natal. Certes, il était fier

de l'habitude, il répondit en saisissant de ses mains nerveuses les mancherons de la charrue.

Dociles à sa voix, les grands boeufs, qu'il conduisait autrefois avant de partir au régiment, tendirent leurs cons robustes et, dans la sérénité de cette fin de jour, on vit ce soldat reconquis par la nature diriger l'engin de paix. Sous l'effort des bêtes paisantes, le soc déchirait la terre ameuillée, domptée, grâce au travail dépeusé depuis des siècles par des centaines de générations, et des sillons ouverts se dégageaient non le miasme emprisonné qui tue les hommes, mais l'effluve fortifiant de la terre fécondée par l'énergie des ancêtres.

IVAN BOUVIER.

M. PETITJEAN ET SON PANTALON

Monsieur Petitjean s'étant acheté un pantalon tout fait, il l'avait essayé à la grosse, en le mettant devant lui en homme qui voit du premier coup. Il était certain de son affaire ; mais voilà qu'en rentré chez lui, en l'essayant pour de bon, le pantalon traînait à terre ; il n'aurait pu tirer sur les bretelles il y avait au moins six pouces de trop.

Bien loin de se désoler de ce contre-temps, M. Petitjean se dit à lui-même :

— En faisant couper le bas, j'aurai de belles pièces pour raccommoder le fond lorsqu'il sera percé.

Là-dessus il s'en va trouver Mme Petitjean et de son air le plus aimable :

— Chère, je me suis acheté un pantalon ; je l'ai pris un peu long, six pouces de trop, exprès pour avoir des pièces ; tu es si adroite qu'en deux coups de ciseaux et quelques coups d'aiguille, tu l'auras raccourci et orné à la bonne mesure, et ainsi j'irai l'entretenir demain. Mais Mme Petitjean en était au passage le plus poignant de son feuilletou ; elle répondit d'une façon distraite :

— Certainement cher, je le ferai avec plaisir, mais pas aujourd'hui, je suis un peu fatiguée ; demain je m'y mettrai, et tu pourras l'entretenir après-demain.

Sans témoigner de mécontentement, M. Petitjean laisse sa tendre moitié à ses héros et va trouver madame Groleau, sa belle-mère :

— Chère belle-mère, j'ai acheté un pantalon ; je l'ai pris un peu long, vous savez, par économie, pour avoir des pièces ; vous seriez bien aimable de me le raccourcir de six pouces, avec votre habileté ce sera l'affaire d'un quart d'heure je voudrais

l'entretenir demain.

Mais madame Groleau, par exception, n'était pas de bonne humeur ; elle l'envoya promener M. Petitjean n'avait qu'une ressource.

A ce moment la maison résonnait comme si quatre ou cinq cents feuilles de tôle dégringolaient les unes après les autres dans l'escaher. C'était mademoiselle, le Petitjean qui, de ses jolis doigts roses, cherchait à loucher le piano, sous prétexte d'exécuter une romance sans paroles du fameux professeur Bantolki.

— Comme c'est joli ce que tu joues là, chère petite ! dit Monsieur Petitjean ; quelle délicatesse dans ces petits doigts !... N'voudrais-tu pas, mon Angélique, rendre service à ton petit père, en coupant six pouces au bas de ce pantalon et en faisant les ourlets.

— Oh ! comme c'est ennuyeux d'interrompre ma leçon, cher papa ! Maman ne pourrait-elle pas vous faire cela ?... elle aurait fait plus vite que moi et bien mieux.

Le papa qui sentait la mauvaise humeur le gagner, partit sans répondre pour ne pas dire des choses désagréables à son Angélique.

Le souper ne fut pas gai, ce soir-là ; M. Petitjean se coucha presque aussitôt après. La veillée s'en ressentit, le piano respectait le sommeil paternel.

Un bout de quelque temps Angélique se retira dans sa chambre se disant à elle-même : — Ce pauvre petit père ! je n'ai pas été gentille envers lui ; il faut que je répare cela.

Elle prit le pantalon, coupa six pouces, refit les ourlets et le remit à sa place.

Mme Petitjean vint ensuite, pensant :

— J'ai manqué d'attention en-

Scrofula.

Another permanent cure by B.B.B. after two doctors failed.

Ask any doctor and he will tell you that, next to cancer, scrofula is one of the hardest diseases to cure.

Yet Burdock Blood Bitters applied externally to the parts affected and taken internally cured Rev. Wm. Stout, of Kirkton, Ont., permanently, after many prominent physicians failed ; Cured Mrs. W. Bennett, of Crewson's Corners, Ont., permanently, when everyone thought she would die. Now Mr. H. H. Forest, Windsor Mills, P.Q., states his case as follows :

"After having used Burdock Blood Bitters for scrofula in the blood, I feel it my duty to make known the results. I was treated by two skilled physicians, but they failed to cure me. I had running sores on my hands and legs which I could get nothing to heal until I tried B.B.B. This remedy healed them completely and permanently, leaving the skin and flesh sound and whole."

NEW

MUSIC STORE

I AM SELLING THE Celebrated Evans Pianos and Dougherty Organs.

AMERICAN and CANADIAN SEWING MACHINES

These are the finest instruments of their kind manufactured in the United States and Canada, and my prices are within the reach of any one who desires a first class instrument.

My Repair Man

Is an artist in his line, and any work turned out by him is guaranteed. He makes a specialty of repairing sewing machines. Warerooms next to

R. C. MacLeod's Brick Warehouse.

W. J. O'RIELLY

Kent Street, Charlottetown.



LA DEUXIEME EGLISE DE TIGNISH

Actuellement utilisée comme Ecole et Salle publique

parcourues.

Il se l'avouait maintenant. Que de fois, depuis son départ, en proie à la nostalgie du pays, il avait senti la tristesse de l'éloignement.

A la caserne d'abord, pendant les premiers mois de la vie de garnison, où les exercices quotidiens si redoutés de la plupart, ne donnaient pas à son activité un aliment suffisant, où le séjour de la ville pesait si fort à ce paysan robuste habitué aux vastes horizons, au dur labeur de la terre. Aussi, quelle joie il éprouva en apprenant que, sur sa demande, on l'avait désigné pour faire partie du corps expéditionnaire de Madagascar !

Il la revoyait cette scène précédant le départ, quand devant tout le régiment rassemblé, le drapeau déployé, le colonel adressa une allocution patriotique au petit détachement dont il avait réussi à faire partie. Comme ils étaient fiers de cet honneur, lui et ses compagnons de route ! Ah ! s'ils avaient su quelles souffrances les attendaient, là-bas, dans ce pays où on les envoyait.

Et puis le passage à Marseille, la vue de la mer, chose non-

méprisait, et le découragement qui le manque de soins achevaient la besogne commencée par la fièvre.

Pourtant sa robustesse, formée de toute l'énergie accumulée par vingt années d'existence laborieuse au grand air, avait vite vaincu le mal qui fançait impitoyablement autour de lui ceux de ses compagnons élevés dans les villes déjà des hommes par la taille, mais appauvri par une croissance à peine terminée et que leur vigueur factice défendait si peu contre la mort qui les guettait sur cette terre malsaine.

Plus heureux que tant d'autres envoyés avec lui dans la grande île africaine, André avait pu faire partie de la colonne montée à Tananarive et savourer ainsi cette joie d'atteindre le but qui fait oublier les fatigues et les privations. Il se rappelait l'aspect minable de cette poignée d'hommes épuisés, mais apercevant enfin un terme à leurs souffrances.

Repatrié un des derniers, André, en mettant le pied sur le bateau qui le ramenait en France, se croyait au bout de ses misères. Il avait compté

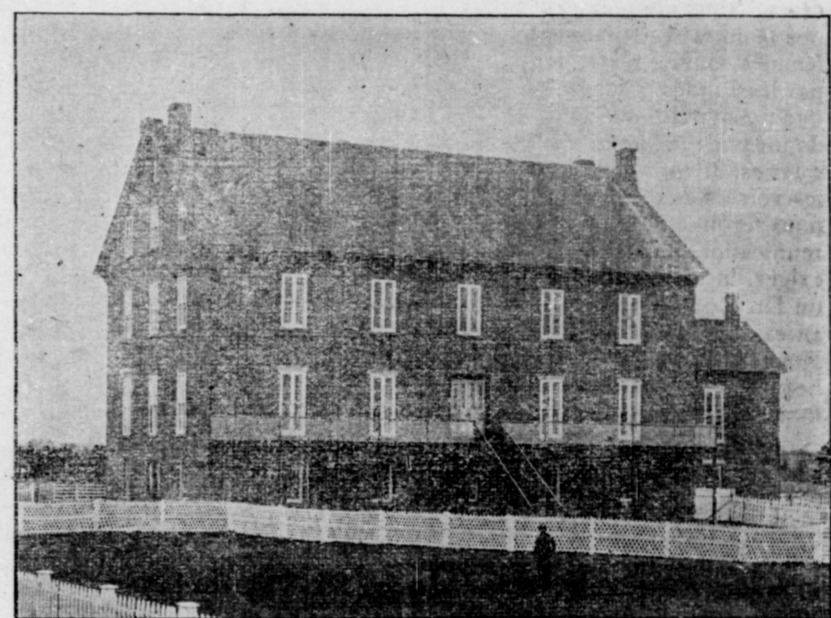
des deux sardines d'or cousues sur ses manches, mais il les eût données sans regret pour être de retour au milieu des siens un jour plus tôt.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée, depuis que sa vieille mère avait fondu en larmes en le revoyant si décharné, se soutenant à peine, lui dont la bonne mine et la vigueur la rendaient autrefois si orgueilleuse, depuis l'explosion de fureur de son père, montrant le poing dans le vide aux gueux qui lui rendaient son gars dans cet état-là.

Et comme le soleil allait disparaître derrière la côte voisine, le frère d'André, craignant pour le convalescent la fraîcheur du soir, lui cria joyeusement avant de commencer le dernier sillon :

— Hé ! fraïrot, prépare-toi, vois à la fin nous allons rentrer.

Mais André s'était arraché à son rêve. A la vue de la charrue que les six boeufs allaient entraîner pour la dernière fois, il ne put résister à l'attraction exercée par ce sol où il avait puisé la force perdue à creuser la terre de Madagascar. A son frère qui redoutait pour lui la fatigue de ce travail dont il n'avait plus



COUVENT DE TIGNISH

vers ce cher homme, c'est bien vilain, il faut réparer cela.

Vite, elle prit le pantalon, coupe six pouces, refit les ourlets et le remet en place.

Enfin à son tour, Mme Groleau, prise de remorde :

— Ce pauvre Petitjean ! dit-elle, comme j'ai été pu aimable ! je vais lui faire une surprise !

Et les ciseaux coupent six pouces, et l'aiguille vole comme l'éclair, et le pantalon est remis à la hâte et raccourci d'un pied et demi.

M. Petitjean, à son réveil, s'aperçoit qu'on a touché à son pantalon, il le passe à la hâte. Mais quelle stupéfaction ?... et quelle fureur ensuite ! Dans ce costume de bain, il vient faire un scène épouvantable à Mme Petitjean, puis Mme Groleau, puis même à son Angélique. Toutes trois pensent qu'il est devenu fou, et, malgré leur frayeur, ne peuvent cependant pas s'empêcher de rire aux larmes. Chacune pense à l'ourlet ; on s'explique. M. Petitjean se calme peu à peu et finit par rire lui-même.

Il en fut quitte pour acheter un autre pantalon de la même étoffe, toujours par économie. Mais celui-là il le prit juste à sa taille.



Spectacles

Spectacles

Chas. Dalton, Druggist, has been appointed sole agent for Tignish and district for the sale of the celebrated Lazarrus spectacles and Eye Glasses. These glasses are clean and cool to the eye and are made of the finest English quality steel and particular attention paid to the glasses as they are free from scratches and blemishes and are a boon to all spectacles wearers. These glasses are recommended by all the leading Medical and Clergy of the present day.

Spectacle wearers will do well to call on me before going elsewhere.

My line of Patent Medicines and toilet articles is complete. My drugs are of the purest quality and prescriptions carefully compounded by an expert druggist day or night.

Price of spectacles from 50cts upwards.

CHAS. DALTON